



Jacques Daviel

Wellcome Library, London

DEUXIÈME PARTIE

De grands hommes

CHAPITRE 8 : JACQUES L'OPPORTUNISTE

JACQUES DAVIEL (1693 – 1762)

Né en Normandie en 1693, c'est un homme parti de rien qui s'est hissé au sommet. Débutant sa carrière à l'Hôtel-Dieu, il sera successivement chirurgien de guerre, chirurgien de peste, puis chirurgien auprès des plus grands de ce monde - dans toutes les cours d'Europe, et enfin chirurgien personnel du roi Louis XV. Il inspirera Diderot et aux côtés d'Ambroise Paré⁶⁰, Harvey⁶¹ ou Felix⁶², il jouera un rôle clé dans la réhabilitation de la chirurgie en ce siècle des Lumières... Par dessus tout, Daviel sera à l'origine de la plus grande révolution chirurgicale oculaire, en mettant au point la première méthode d'extraction extra capsulaire du cristallin.

« Le hasard me fit prendre la résolution de ne plus opérer qu'en ouvrant la cornée et d'aller chercher le cristallin dans son chaton⁶³ pour le faire passer par la prunelle dans la chambre antérieure et le tirer ensuite de l'œil. »

JACQUES DAVIEL⁶⁴



Ambroise Paré (1510 - 1590)

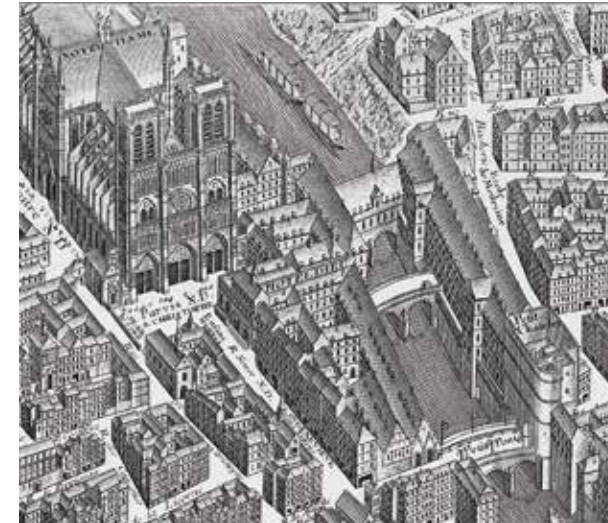
« Ecclesia abhorret a sanguine »⁶⁶ - l'Eglise abhorre le sang. Par ces mots, le clergé avait sans discussion condamné le chirurgien du Moyen Âge. Ainsi au XVII^e siècle encore, la médecine est-elle l'art noble des gens bien nés maîtrisant le latin, les ordonnances et le verbe, quand la chirurgie est le domaine réservé des barbiers-perruquiers. Les premiers dictent les ordonnances de saignées et les mains souillées des barbiers les pratiquent.

Mais les choses changent. Depuis Ambroise Paré et ses ligatures, une mutation s'est amorcée, que l'incision de la fistule royale de Louis XIV par Félix en 1686 symbolise : un chirurgien a pris place à la cour, opérant sous le regard de Mme de Maintenon. Voilà qui change tout !

En effet, en cette fin de XVII^e siècle, les règles d'exercice des chirurgiens se précisent. 1691 voit une distinction officielle se faire entre barbiers et chirurgiens. Aux barbiers, on attribue de pratiquer les saignées, d'arracher les dents, de reboucher et panser les plaies, de rectifier les fractures. On confie aux chirurgiens de trancher les membres gangrenés, de drainer les abcès, d'ouvrir les ventres et d'inciser les veines...

Voici le contexte choisi par Jacques Daviel pour venir au monde, sur une terre où son avenir semble prédestiné. Fils d'un modeste notaire, il naît en Normandie l'année 1693. Dès l'adolescence, Daviel est placé en apprentissage chez son oncle chirurgien à Rouen. Le jeune homme s'aperçoit vite qu'en France il n'y a véritablement que deux endroits pour apprendre ce métier : Montpellier et Paris. Aussi, c'est logiquement à l'Hôtel-Dieu⁶⁷, sur l'île de la Cité, dans le plus

grand hôpital du royaume, que Daviel exercera ses premières années.



L'Hôtel-Dieu sur le plan de Turgot - 1739

C'est un système cloisonné. La progression de Daviel est lente, son salaire faible. Aussi, attiré tout autant par la prime d'engagement⁶⁸, que par l'espoir d'une nouvelle carrière et d'une promotion accélérée, Daviel s'engage dans les armées royales. Il passera 6 ans dans le régiment de Charolais au Quesnois, comme apprenti chirurgien. Il s'initie aux côtés des chirurgiens-majors avant de retourner à nouveau à l'Hôtel-Dieu.

Ses années militaires ne lui laissant finalement pas beaucoup d'autres souvenirs que ceux de la vie de guerre et de son lot de souffrances.



Les blessures de guerre selon Ambroise Paré

Quand Daviel revient à l'Hôtel-Dieu, le rythme de l'enseignement n'a pas beaucoup changé⁶⁹. Le programme qui l'attend est difficile. Lever à 5 heures l'été, 6 heures l'hiver. Il ne revient étudier dans sa chambre qu'à 19 heures le soir après les saignées de 18 heures qui suivent le souper. Titulaire du statut de compagnon chirurgien, équivalent de l'actuel internat, il accompagne le médecin titulaire dans sa visite. Chaque matin il examine à ses côtés les malades dans les grands lits à baldaquin, suivi de la religieuse responsable

de la salle. Deux heures au milieu des patients, des gémissements et des odeurs. Une étiquette rappelle le nom et l'affection de chacun. Lors de la visite, pendant que le ponte examine et ordonne, Daviel note les consignes chirurgicales, les saignées et les emplâtres à pratiquer, tandis que de son côté, un garçon apothicaire liste les ordonnances de médicaments, qu'il prépare ensuite à partir des herbes cultivées dans le jardin botanique de l'Hôtel-Dieu.

« Daviel trouvera son salut dans la peste »

Le système de formation des chirurgiens émerge à peine et déjà les choses semblent inscrites. Hier comme aujourd'hui, abnégation et dévouement sont indispensables à ce compagnonnage parfois ingrat, et à cette fonction presque bénévole qui semble appelée à s'éterniser. Du matin au soir, Daviel assiste le chirurgien dans ses gestes, assure les suites opératoires, les visites. Pendant 5 ans, il décline ainsi la liste de ses tâches et de ses devoirs à la cadence immuable d'un écrasant



Chevalier Roze à la Tourette - Scène de la peste à la Tourette - Par Michel Serre



Vue du cours Belsunce pendant la peste de 1720 à Marseille. Dernière épidémie de peste enregistrée en France - Par Michel Serre

hôpital rythmé par le flot puissant et constant des malades. Sa promotion tant attendue ne viendra pas. D'une certaine manière, il trouvera son salut dans la peste.

L'épidémie éclate à Marseille en 1720. Rien ne résiste à l'extraordinaire violence de la maladie. Mille personnes meurent chaque jour et le corps médical lui-même est décimé. Saisissant l'opportunité de plus d'action et l'espoir d'une promotion accélérée, Daviel s'engage aussitôt.

Il est affecté à Digne, petite ville de montagne, où l'on a su prendre les mesures préventives qui s'imposent. La situation est contrôlée. Par chance Daviel est épargné. Il devrait s'en réjouir, mais le présomptueux aspirait à un véritable baptême du feu. Lui qui brûlait de faire ses preuves, se retrouve désœuvré parmi les champs de lavande. Il désespère.



Six mois plus tard, un nouveau foyer de peste éclate à Toulon. On y meurt beaucoup. Cette fois, sa mutation au cœur du combat est acceptée. Il verra la mort en face. Par miracle, il survivra.

La peste a répandu malheur et désolation autour d'elle. Partout où elle passe, elle dévaste, inspire crainte et terreur. Pourtant Daviel aura trouvé en elle sa plus fidèle alliée. Il lui devra sa fortune. Durant l'épidémie, il s'est illustré par son immense bravoure mise au service de ses compétences. Au contraire de ses pairs attirés par la prime fuyant l'exposition, lui ne craint pas le danger. Il soigne sans relâche suscitant les regards. Il a su se faire remarquer et sur le terrain, a noué des amitiés précieuses. Il s'est lié au courageux Félix, qu'il a même soutenu comme un ami quand ce dernier a perdu l'une de ses filles, morte du bacille. Lorsque les choses sont rentrées dans l'ordre, la peste enfin vaincue, les deux guerriers restent unis par les liens du feu.

Dans le calme qui suit la tempête, Daviel trouve un maître en la personne de Félix. Ils coulent ensemble de douces années. En contrepartie de l'enseignement qu'il reçoit, Daviel explique les méthodes modernes apprises à l'Hôtel-Dieu. C'est une admiration réciproque qui unit les



Charles François Félix de Tassy
(1635 - 1703),
Premier chirurgien du roi Louis XIV

deux hommes, et le vieux chirurgien est heureux de trouver dans l'élève brillant le gendre qu'il attendait. Daviel épouse Anne, la seconde fille de Félix.

Les choses prennent alors un tournant nouveau dans la vie de Daviel. Avec ce mariage, il fait maintenant partie du monde honorable. La dote

est conséquente, son existence confortable. Il est estimé. Ses nouveaux appuis sont un soutien précieux dans l'obtention de sa Licence de chirurgie en 1722. Il est nommé sous le titre de « Chirurgien de la peste », ce qui le lie à la ville de Marseille en cas de nouvelle épidémie. Mais peu lui importe, il est chirurgien !

Les années qui suivent seront bonnes pour Daviel. Il exerce d'abord comme chirurgien de quartier de l'Hôtel-Dieu de Marseille. Puis en 1729, il ouvre le premier cours d'anatomie de la ville. Mais il est rapidement accusé d'avoir volé un corps pour pratiquer une dissection, certainement dans le dessein d'organiser un cours d'anatomie clandestin. Ce faux pas lui coûtera l'exclusion de son poste pour deux ans.

La vie des êtres exceptionnels, au même titre que toutes les autres, est soumise aux implacables caprices du hasard. Celle de Daviel devra beaucoup à la providence, puisqu'après avoir miraculeusement échappé à la peste, le chirurgien tirera parti de ces années d'exclusion, qu'il mettra à profit pour s'initier aux maladies des yeux et aux opérations les concernant. Il est influencé et conforté dans cette démarche, par une rencontre qui interviendra en 1734, lorsque

son destin croise celui, du « Chevalier Taylor »⁷⁰. C'est ainsi que le plus réputé chirurgien des yeux de son temps se fait appeler. Un personnage d'une grande originalité, adepte du faire valoir, qui fascine Daviel.



Portrait de John Taylor (1703 - 1772),
dit « Chevalier Taylor ».

Un oculiste bien connu pour avoir rendu Bach et Haendel aveugles pratiquement la même année.

Taylor maîtrise la chirurgie de la cataracte. C'est en tout cas ce qu'il prétend et confie aux gazettes locales des villes qu'il traverse. Sa méthode est simple. Concentrer les malades en un temps réduit, en opérer un maximum, collecter l'argent et partir au plus vite. Les moqueries vont bon train au sujet de cet homme qui fut l'oculiste des plus grands de ce monde. Il compte parmi ses patients le Roi d'Angleterre et Frédéric le Grand de Prusse⁷¹. Mais l'homme

est surtout célèbre pour avoir rendu Bach aveugle en ratant les interventions de ses deux yeux en 1750, puis Haendel

un an plus tard, faisant finalement de la cécité des musiciens sa spécialité. Selon plusieurs auteurs, dont Hirschberg, Taylor n'était même pas médecin. Il aurait plus vraisemblablement été un charlatan de génie, dont la fortune tourna lorsqu'il « rata » un certain nombre d'opérations, exemple typique de praticien « illégal » dont tous les titres étaient faux. La supercherie ne fut découverte qu'après sa mort.⁷²

Le personnage haut en couleurs séduit cependant Daviel. Ce dernier le suit dans son projet visant à exploiter la filière ophtalmologique peu maîtrisée

par les esprits d'alors et moins encore par leurs mains. Daviel étudie donc l'anatomie de l'oeil, s'entraîne sur des yeux d'animaux et enfin, dans le sillage du maître Taylor, se lance l'année de leur rencontre, en 1734. Il opère son premier cas, un ptérygion. Puis son deuxième, le véritable test. Pour cette première cataracte il choisit Honoré Amiel, déjà opéré par abaissement. Le cristallin étant remonté, il s'apprête à pratiquer

une nouvelle intervention.

Reprenant la méthode de communication de Taylor, il fait publier le compte-rendu victorieux de sa chirurgie dans le « Courrier

« Le Chevalier Taylor, un charlatan qui rendit Bach et Haendel aveugles. »

d'Avignon » :

« Le malade tomba entre les mains du sieur Daviel, qui ne balança pas de lui faire une deuxième fois l'opération de la cataracte à laquelle il réussit si bien, que le malade y vit sur le champ, distingua les objets et ne ressentit plus la douleur dont il était tourmenté avant l'opération. Ce malade a été totalement guéri en 18 jours. »

Pour cette première chirurgie, Daviel s'est contenté d'abaisser un cristallin seulement accroché par quelques fibres zonulaires remontées en arrière de la pupille. C'est un coup de maître !

Le cas suivant sera une cataracte classique, réussie là encore. Elle aussi publiée. Entre 1734 et 1744, pas moins de 30 articles paraissent dans le Courrier d'Avignon, tous destinés à promouvoir et vanter les faits et gestes de Daviel. Sa méthode d'autopromotion ne souffre d'aucun échec, puisqu'en cas de contretemps, le cas n'est simplement pas publié. Un biais de publication, dirait-on aujourd'hui...

S'il est volontiers impudent, Daviel sait malgré tout se montrer prudent. Il ne manifeste pas de fanfaronnade à la Taylor, ne promet pas de guérison miracle de la cécité.

Il progresse lentement mais sûrement. Il opère son premier notable. Un succès. Maladies de cornées, inflammations, il guérit tout. Son ascension se poursuit. Il élargit sa clientèle et accède au véritable statut d'oculiste. En 1736, il est appelé à soigner à la cour de Lisbonne. Voici ce qui parut dans le Courrier d'Avignon :

« Le sieur Daviel, dont il a été parlé il y a quelques temps, ayant été appelé en Portugal pour une opération de conséquences sur les yeux, et ayant reçu pour cela congé de sa majesté, est parti pour ce pays-là. »⁷⁴

Daviel profitera de ce congé pour se rendre à Aix, Salon, Arles, Nîmes, Béziers, Narbonne, Carcassonne, Castelnaudary, Toulouse, Bordeaux. Puis il rejoint Bayonne, l'Espagne et enfin Lisbonne. Dans chacune des villes, il examine ceux « qui pourraient avoir besoin de son secours ». Sans craindre la fatigue, sitôt arrivé, il se fait annoncer, placarde les murs et pratique « beaucoup d'opérations de toutes espèces avec beaucoup de succès »⁷⁵. L'opération du comte pour lequel il a été appelé a lieu à la cour de Lisbonne en 4 minutes. Il abat brillamment la cataracte gauche « en présence des médecins et des chirurgiens du roi et de quantité de seigneurs de la cour qui en firent rapport au roi lui-même qui voulut être informé de tout ce qui regarde cette opération ».⁷⁶

Daviel rentre à Marseille un an et demi plus tard, le 26 septembre, après un long détour par le sud de l'Espagne, et selon ses dires « plus de deux mille patients soignés au cours de son périple ». Entre vie privée et carrière, il fait son choix et repart presque aussitôt pour Paris, où il est appelé par le roi. Daviel accède aux académies, aux honneurs. Il est ensuite sollicité par le Tsar de Russie, le roi de Prusse, le roi de Pologne, le duc Théodore de Bavière... Il acquiert des titres honorifiques. Il

est reconnu par les princes et ses pairs, enfin !

En 1745 un ermite vient trouver Daviel pour se faire opérer de son deuxième oeil, l'opération du premier ayant été manquée. Comme à son habitude, Daviel opère selon la méthode de l'abaissement ainsi qu'on la pratiquait déjà au temps de Galien. Le malade s'assied sur une chaise face à Daviel, à la lumière du jour. Sa tête est tenue bien appuyée contre le torse d'un serviteur. Daviel procède à l'abaissement sur

passé devant l'iris... et se lance. Avec de petits ciseaux courbes, il ouvre la cornée. Le sang se vide, les morceaux de cristallin s'écoulent. Le malade perçoit de nouveau les objets !

Victoire de courte durée. Une infection fait rapidement perdre dans les jours suivants les bénéfices visuels de cette audace. Néanmoins voilà qui donne à réfléchir à Daviel. Il approfondit cette voie. Si certains pratiquent l'extraction du cristallin de l'oeil par la cornée quand celui-

ci passe devant l'iris après abaissement, pourquoi ne pas le faire en première intention ?

« Le hasard me fit prendre la résolution d'opérer en ouvrant les cornées. »

l'oeil non anesthésié. Mais comme cela arrive parfois, l'abaissement ne se déroule pas comme souhaité. Le cristallin se trouve ciselé en plusieurs morceaux dont certains passent en chambre antérieure. Un hyphéma remplit la chambre antérieure, empêchant le chirurgien d'y voir. Des complications sans doute assez fréquentes, mais puisqu'il s'agit d'un monophthalme, Daviel persévère. Il repense à cette publication de Jean-Louis Petit décrivant le cas d'un patient à qui il avait ouvert la cornée pour évacuer le cristallin

qu'en ouvrant la cornée, comme je l'avais fait à l'ermite et d'aller chercher le cristallin dans son chaton⁷⁷ pour le faire passer par la prunelle dans la chambre antérieure et le tirer ensuite de l'oeil. Je fis pour la première fois cette opération chez une femme, j'ouvris la cornée comme je l'ai expliqué, ensuite, en portant une spatule sur la partie supérieure de la cataracte, je la détachai et la tirai en morceaux hors de l'oeil avec cet instrument. La prunelle parut nette ; la malade n'eut pas le moindre accident et fut guérie 15 jours après. »

La première méthode d'extraction du cristallin par voie extra capsulaire était née.

« Ce succès m'ayant encouragé à pratiquer cette méthode, elle me réussit encore sur 4 malades mais elle manquait apparemment en plusieurs points nécessaires à sa perfection, puisqu'ayant été mise en usage sur plusieurs autres malades, elle n'eut pas de suites aussi heureuses. Je sentis alors la nécessité de tenter une nouvelle façon d'opérer, au moins pour établir la comparaison de ces différentes méthodes, et tâcher, s'il était possible, d'en trouver une exempte des accidents trop ordinaires. »⁷⁸

En 1746, Daviel retrouve la capitale. Il s'installe au 19 quai Malaquais, qui sera plus tard la résidence de George Sand. Il trouve un nouvel organe d'expression, le journal « Mercure de France » grâce auquel sa réputation parisienne devient rapidement égale à celle dont il jouissait à Marseille. Fort habile de ses mains, il l'est aussi en diplomatie et poursuit son ascension. En 1748, il devient conseiller et chirurgien du roi. Louis XV a 40 ans, il est au sommet de son règne. Daviel l'accompagne souvent lors de ses nombreuses chasses à courre. Dans une correspondance, il évoque les chutes incessantes du roi :

« Le grand prince a fait une chute à Compiègne l'été passé, a contus son genou gauche et ne fut pas saigné. Il est d'une patience d'ange. »

Au cours d'un autre déplacement avec le roi, Daviel trouve l'occasion d'examiner Louis XV et sa famille.

« J'arrive à la chasse. Il est onze heures et demie. Le roi nous a fait faire trois lieues, il a pris deux cerfs. Monsieur Le Dauphin est arrivé ici depuis le 25 avec Mme la Dauphine en fort bonne santé. J'ai eu l'honneur d'examiner les yeux du roi vendredi passé. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et je n'ai jamais touché d'yeux si parfaits de même que ceux de la reine. »

Même si le roi Louis XV est bel est bien connu pour la beauté de ses yeux, reconnaissons que Daviel est passé maître dans l'art de la flatterie, ce qui n'est sans doute pas totalement étranger à son succès de cour. Daviel aime se mettre en valeur et n'hésite pas à opérer devant un public choisi. Mme de Pompadour, Diderot et bien d'autres. Il sait si bien susciter l'intérêt général que grâce à lui, la cataracte devient presque un spectacle, en tout cas, un sujet de discussion à la mode. Voici ce qu'écrivit Diderot à son sujet, un

Diderot dont l'ouvrage « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient » lui a valu quelques mois de prison à Vincennes en 1749, et qui admire sincèrement Daviel :

« Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de Daviel ! J'ai assisté plusieurs fois aux interventions de Daviel. Il avait abattu la cataracte à un forgeron qui avait contracté cette maladie au feu inconditionné de son fourneau et pendant les 25 années qu'il avait cessé de voir, il avait pris une telle habitude de s'en rapprocher au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué ; Daviel lui disait en le frappant : Veux tu regarder, bourreau !... »

Une autre fois :

« Le malade était assis ; voilà la cataracte enlevée. Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée à côté montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération ; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci fait signe d'approcher et la place à genoux en face de l'opéré : il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrit : Ah ! C'est ma mère ! ... »

« En 1748, Daviel devient conseiller et chirurgien du roi. »

Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique ; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes roulent des yeux des assistants, et les aumônes tombent de leurs bourses. »⁷⁹

Le succès de Daviel est éclatant ! Ecrasant, même, pour les autres... Les articles incessants de Mercure de France asseyent sa réputation.

Il n'hésite pas, lui-même, à souligner les différences qui le distinguent de ses collègues. Sa réussite

agace, et comme toujours, l'innovation des esprits supérieurs suscite la jalousie ! Tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'un parvenu. Alors l'un de ses collègues prend la plume. Rousilles, pour qui l'ophtalmologie est affaire de famille, l'attaque dans le « Journal de Verdun ». L'essentiel du procès porte sur des problèmes techniques concernant les cataractes adhérentes que Daviel prétend savoir traiter, ce que notre détracteur refuse de croire possible :

« Je veux croire plutôt qu'il les a guéries, en effet, comme il nous l'assure que Daviel s'est trompé sur la nature des cataractes, et les a crues adhérentes à l'uvée sans qu'elles le soient en aucune façon.

Denis Diderot a assisté à de nombreuses opérations pratiquées par Daviel.



Mais comment un aussi habile homme que lui a-t-il pu se tromper aussi lourdement sur une chose aussi aisée à reconnaître que sont les cataractes adhérentes ? Cela se voit au premier coup d'oeil. »

Une agression qui ne laissera pas Daviel sans réponse. Il réplique dans son « Mercure de France », daté de Juillet 1749 :

« Rien ne m'a paru plus désagréable que d'être obligé de répondre à une critique si déplacée. Je n'emploierai pas les termes de grossier et de lourd dont il s'est servi ; il est des moyens plus doux et plus honnêtes pour dévoiler les fautes qu'on veut critiquer, sans se servir de ces paroles dures et impolies, qui ne conviennent qu'aux gens sans éducation. (...) Je ne suis pas surpris que M. Rousilles ait si mal jugé puisqu'il a si mal réfléchi ! »

Cette mise au point n'éloigne cependant pas Daviel de son travail. Tandis que ses ennemis tentent de l'affaiblir, il poursuit la mise au point de sa technique. Il choisit au départ minutieusement ses cas, élargissant très progressivement les indications. Il accumule les preuves et l'expérience,

affine ses gestes et ses outils puis lorsqu'il est parfaitement rodé, suffisamment sûr de lui, il n'hésite plus. Entre extraction et abaissement, plus de discussion, il extrait même le cristallin de la princesse palatine⁸⁰ venue le consulter.

Ça y est, il est prêt. Il présente officiellement sa méthode à l'Académie royale de chirurgie, rue des cordeliers (actuelle rue de l'Ecole de médecine), le 13 novembre 1752.

« C'est alors que le chirurgien a besoin de toute sa prudence. »

Une première différence avec l'abaissement frappe. Contrairement à cette méthode, il faut placer le malade dans une pièce médiocrement éclairée pour ne pas provoquer le myosis du patient. Le chirurgien se tient face à lui, son élève lui passe les instruments. Daviel décrit précisément l'installation :

« Celui qui opère couvrira l'oeil non opéré avec un bandeau, ensuite de quoi un élève placé derrière le malade posera une main sur le front en allongeant deux doigts sur la paupière supérieure et l'autre main sur le menton. »

Vient ensuite la description de la trépanation de la cornée, indiquant déjà la nécessité d'être doté

de deux ciseaux courbes inversés⁸¹.

« Le chirurgien abaisse la paupière inférieure et prenant la première aiguille (pointue et tranchante), il la plonge dans la chambre antérieure près de la sclérotique (au limbe), évitant cependant de blesser l'iris et la porte jusqu'au dessous de la prune. Il la retire ensuite doucement pour prendre l'aiguille mousse (et tranchante) avec laquelle il agrandira l'incision commencée, et portant cette aiguille à droite et à gauche pour ouvrir la cornée en forme de croissant suivant sa rondeur (le tracé du limbe). Mais comme la cornée se trouve un peu lâche, le chirurgien prend des ciseaux courbes et convexes dont il introduira la branche mousse entre cette membrane et l'iris, et achèvera la section tant d'un côté que de l'autre afin de la porter de chaque côté un peu au dessus de la prune. On observera qu'il faut deux paires pour s'accommoder de la rondeur de la cornée d'un côté et de l'autre. »

Daviel décrit ensuite la manière dont est ouvert et abordé le cristallin. Il s'agit bien d'une chirurgie extra capsulaire.

« Le chirurgien prend ensuite la petite spatule avec laquelle il relève doucement la partie de la

cornée qui a été coupée, et incise avec la petite aiguille pointue et tranchante la membrane du cristallin. Après avoir coupé la membrane qui enveloppe le cristallin, on aura soin de porter la petite spatule entre ce corps et l'iris pour détacher absolument la cataracte et faciliter son issue. On laisse ensuite la calotte de cornée retomber pour achever l'opération. C'est alors que le chirurgien a besoin de toute sa prudence. »

Au XVIII^e siècle déjà, l'ophtalmologie est la science de la minutie. Voilà maintenant comment Daviel, théâtralement, introduit l'accouchement du cristallin.

« Il faut pour cela presser doucement le globe de l'oeil sans le fatiguer ; grâce aux doigts appliqués pour cela par l'aide. On évite la rupture de la membrane postérieure du cristallin qui sert de digue et qui empêche la sortie d'humeur vitrée, on voit avec plaisir la prune s'élargir peu à peu ; et le cristallin ayant une fois présenté son biseau, glisse doucement dans la chambre antérieure et de là, sur la joue. »

Une chute très douce du cristallin par l'oeil béant et le chirurgien peut constater, satisfait, la qualité de son travail.

« Alors la prunelle paraît claire, le nuage qui couvrait l'oeil est dissipé, et le malade auparavant plongé dans les ténèbres revoit le jour avec autant d'étonnement que de satisfaction. On rétablit la prunelle qui se dérange quelques fois par la sortie du cristallin, surtout lorsqu'il est dur et solide et d'un gros volume. »⁸²

La méthode est là : ouvrir la cornée non pas pour chercher un cristallin luxé mais bien en première intention d'une chirurgie de cataracte. L'initiative était audacieuse, mais connaissant les limites de l'abaissement : hy-pertonies, inflammations et autres complications aboutissant en quelques années à 70% de cécité⁸³, les intérêts de cette technique pratiquant

l'ablation définitive du cristallin sont évidents. Il lui faudra malgré tout un siècle pour qu'elle s'impose véritablement. L'incision ne se pratiquera plus en inférieur, mais en supérieur. Une anesthésie locale (à la cocaïne à partir de 1884⁸⁴ et retro bulbaire à partir de 1928) sera réalisée. Le sac capsulaire laissé par Daviel⁸⁵ sera retiré dans sa totalité⁸⁶ et l'on suturera les incisions. Posés pour

la première fois par Harold Ridley⁸⁷, les implants intra-oculaires feront leur apparition en 1949. Ce n'est que très récemment que l'on est revenu à la chirurgie extra capsulaire avec l'avènement de la phakoémulsification du cristallin mise au point par Kelman⁸⁸ en 1967. Une seule différence mais de taille, la dimension des incisions.

Si son ami et grand admirateur Denis Diderot avait consacré une biographie à Daviel, il n'aurait pas écrit « Jacques le fataliste » mais

« Jacques l'opportuniste ».
Toute sa vie, Daviel a allié la technique de l'autopromotion à celle de la chirurgie. Savoir faire et faire savoir... De l'audace et quelques entorses à l'éthique, voilà une invention magnifique.

En ce temps, le principe de précaution n'existait pas, il faut presque s'en réjouir. C'est ainsi que Daviel a connu les plus grands honneurs auxquels il tenait tant de son vivant, et la postérité dès sa disparition.

« Le cristallin, glisse doucement dans la chambre antérieure et de là, sur la joue. Une chute très douce du cristallin par l'oeil béant. »

OPHTALMOLOGISTES *mais pas que...*

Petits ou grands ophtalmologistes, ils se sont illustrés en médecine, mais pas seulement !

Travail de thèse du Docteur Romain JAILLANT,
dirigé par le Professeur Yves POULIQUEN, de l'Académie française.

